

L'intention liminaire de l'exposition Fun Archaeology à la Cité réside peut-être dans ce qu'elle réprouve, ce qu'elle fuit, ce qu'elle contourne : l'esprit de sérieux. Thomas Mailaender dépouille son geste de toute intention préalable, nous propose une activité ludique, puisant sa source, non pas dans l'oeuvre elle-même, mais dans notre capacité à dialoguer avec elle. Se pendre à l'esprit de sérieux n'empêche pas l'application ni la minutie de l'entreprise. Il aura fallu six mois pour documenter tous ces objets glanés durant dix ans sur les marchés, aux puces, dans les enchères en ligne ou chez des antiquaires - albums micrographiques, journaux pornographiques, albums de famille, lettres d'amour, livres dédicacés - objets fétiches, objets totems, qui ont intéressé l'artiste, ont nourri son inspiration. Objets dotés d'un pouvoir, esprits frappeurs capables de frapper l'esprit de Thomas Mailaender - en pénétrant la pièce, nous faisons face à sa « collection » d'objets - et peut-être devenons-nous aussi, spectateurs, un ensemble d'éléments incongrus et pourtant groupés en raison de points communs.

Si l'archéologie permet de comprendre et de connaître les pratiques humaines de différentes cultures, lorsque les écritures n'en laissent pas de traces - on peut se demander quelle civilisation Thomas Mailaender souhaite-t-il dessiner. L'archéologie bouscule la question de l'histoire écrite et remet en question les témoignages pour s'interroger à partir des vestiges matériels comme représentation de la société. Mais la « fun » archéologie - un choix d'objets mineurs, d'objets ratés, d'objets de salon des refusés, d'objets cabossés, d'objets de la sous-culture - procure au spectateur l'intensité d'un plaisir, dans l'émotion non pervertie qui nous parvient. Derrière cette apparente farce (qui n'est pas sans rappeler le tract-manifeste Funny guy de 1921) se joue une dimension politique : et si nous nous interrogeons sur la valeur des objets désignés sans valeur ? « Il s'agit aussi d'interroger la notion même d'archive. Qu'est-ce qu'il est important de retenir pour les générations futures ? Qui doit décider de ce que nous devons préserver ou ce que nous devons mettre au rebut. Les institutions sont-elles légitimes ? »

Dans cette déambulation, Thomas Mailaender intercale entre notre oeil et les objets, sa propre interrogation, sa propre désignation. Il nous donne à voir les choses sous toutes leurs dimensions. Une dimension textuelle, qui nomme et ordonne les pièces, d'une façon quasi structuraliste (objective ?) sur des feuilles roses qui rappellent les feuilles des dictionnaires Larousse de notre enfance. Une dimension historique, car nous pouvons, grâce à un certain nombre de signes, dessiner des strates de temps et de mémoire, dont nous traçons silencieusement les contours. Mais aussi une dimension poétique, car notre esprit est obligé de se porter ailleurs, nous entraînant dans une rêverie lointaine, vers d'autres gens que nous-mêmes, d'autres époques que la nôtre. Ces histoires spécifiques se mettent à interagir entre elles, et la façon dont elles sont mises en vis-à-vis leur permet de dialoguer d'une façon inédite. Thomas Mailaender s'inscrit ici dans la lignée de l'art d'appropriation, popularisé dans les années 80, qui organise images et objets trouvés, sans logique apparente, pour mettre en évidence des liens surprenants. En s'amusant avec la notion d'archéologie, l'artiste affirme son insolence spirituelle, son idiotie provocatrice, et revendique sa position d'anti-héros de la modernité.

Anne Berest, écrivain.

**LA CITÉ**

**14 CITÉ BERGÈRE  
75009 PARIS FRANCE  
CONTACT@LACITE.GALLERY  
WWW.LACITE.GALLERY**